

Blog de voyage

AMERICA EXTREMA

12000 km à vélo, à pied et en kayak à travers
l'Amérique du nord

Tome II

Une aventure de Florian Gomet

DU 22 AOÛT AU 6 SEPTEMBRE 2015 : FORT SMITH À FORD PROVIDENCE

Fort Smith

22 août 2015. Je viens d'arriver à Fort Smith, une étape importante pour moi, car je me trouve maintenant dans les mythiques territoires du Nord Ouest. Mauvais temps ces derniers jours, mais cela devrait aller mieux à partir de demain. Hier soir, je suis arrivé trempé à Fort Fitzgerald (12 habitants !), j'ai eu la chance d'être hébergé chez John, ancien bucheron de Colombie Britannique, qui passe sa retraite dans le nord où il élève des volailles et s'occupe d'un grand potager. Merci pour ton aide John !

Fort Resolution

28 août 2015. Avec le mauvais temps et les berges boueuses de la rivières des Esclaves, je suis arrivé vraiment sale et fatigué à Fort Résolution; mais personne ne m'a accueilli, on m'invite simplement à aller à l'hôtel (150 euro la nuit)... Du coup j'ai dormi dehors, et mal, comme toujours en ville avec les lumières et le bruit, alors que j'avais besoin de repos et de me sentir propre. Bref je ne suis pas en état d'écrire un résumé ce matin, et d'ailleurs je n'en ai pas l'envie. Je trouve une partie de mon énergie dans le contact chaleureux avec mes semblables, indifférents ici, et avec le site internet, qui semble endormi en ce moment..... Ne pouvant compter sur ces deux soutiens, j'économise mon énergie pour la focaliser seulement sur mon quotidien de base et avancer.

Hay River

31 août 2015. Vent favorable mais trop fort. Il y a des vagues énormes. Ce lac est le plus dangereux de mon parcours, j'ai bien fait de prendre le vélo pour ne pas perdre de temps. En attendant je suis dans un camping où je donne un coup de main. La gérante essaye de m'avoir un journaliste, mais nous sommes dimanche, à voir... Certaines personnes de Hay River ont entendu parler de moi à la radio, c'est une surprise !

Fort Providence

6 septembre 2015. Malgré l'accueil froid reçu à Fort Resolution, je me suis lancé le défi de ne pas quitter l'endroit avant d'avoir pris une douche et lavé mes vêtements. Il m'a fallu une journée entière pour cela et encore, la douche fut froide... Alors que je cherchais vainement un accès internet pour écrire un résumé, j'ai rencontré par hasard un soi-disant chaman prétendant être connu dans toute l'Amérique, qui m'a proposé de prier pour moi, si je lui offrais un paquet de cigarettes, afin que la météo me soit clémente. Les prévisions annonçant justement de grands vents pour toute la semaine, j'ai choisi de continuer à vélo sur 160 km, là où la route longe la rive sud du Grand Lac des Esclaves. Pour cela, à Fort Resolution, on a bien voulu me "prêter" un vélo récupéré dans une décharge ; pas de frein arrière, roues voilées et direction faussée. Jusqu'au bout je me suis dit qu'il allait flancher, jusqu'au bout il a tenu.

Ensuite, à Hay River, j'ai repris du service à la pagaie sur le Grand Lac des Esclaves, où le niveau de l'eau est si bas qu'il faut parfois s'éloigner de plus d'un kilomètre de la rive. Les vents furent si mauvais qu'il m'a fallu six jours pour couvrir une centaine de kilomètres. Que n'ai-je acheté un paquet de cigarettes ! Le chaman en colère a dû me jeter le mauvais œil.... Pendant ces périodes venteuses j'ai beaucoup lu. Après Le rouge et le noir de Stendhal et Mermoz de Kessel, livre magnifique sur l'aviation, qui m'ont tenu compagnie sur la rivière des Esclaves, c'est Notre Dame de Paris de Victor Hugo qui a su exalter les longues journées passées sous la tente. De guerre lasse contre le vent, j'ai parfois marché sur des plages de sable qui me rappelaient la mer à marée basse. Force migrateurs regroupés semblaient y tenir des conciliabules sur la marche à suivre pour la migration imminente. Parfois, ils s'envolaient en formant "le V de la victoire sur la pesanteur", pour reprendre la belle expression de Sylvain Tesson dans L'axe du loup, comme pour s'assurer que tout était en ordre pour le grand départ. Car dans le Grand Nord, l'automne est déjà là, les feuilles jaunissent et les nuits flirtent avec le point de congélation. Ces longues journées d'inactivité m'ont permis de reposer un corps indolent qui a perdu sa fraîcheur de début d'expédition et qui montre des signes de faiblesse. Je ne suis jamais allé aussi loin dans l'effort, les limites de ce que je peux endurer sont proches. Mais avant le repos hivernal, je souhaite payer encore 800 km sur le fleuve Mackenzie, puis traverser 600 km de montagnes. Pour réussir, je vais devoir repousser ces limites. C'est essentiellement dans le pur plaisir de m'en affranchir que je compte trouver la motivation et l'énergie nécessaire. Y arriverai-je ? Et le Canada dans tout ça ? Depuis Fort Chipewyan, j'ai traversé le parc national "Wood Buffalo qui abrite des bisons sauvages paissant autour des plaines de sel, je n'ai malheureusement pu en rencontrer. En revanche, j'ai entendu avec des frissons de plaisir le hurlement d'un loup et, la même journée, vu courir un scone sur une berge, à deux pas de ma tente. Dans toutes ces régions, véritables paradis pour ornithologues, on rencontre de grands cygnes blancs ainsi que des pélicans. Le spectacle de la nature sauvage est saisissant ! Les vents m'ayant fait perdre cinq jours, mes provisions de nourriture étaient pratiquement épuisées. C'est donc sans presque rien manger que j'ai mis une journée et demie d'effort pour arriver à Fort Providence où j'ai été accueilli chez Tim, le patron du magasin d'alimentation qui fait aussi office de bureau de poste. Tim ayant très obligeamment accepté d'ouvrir la poste un samedi, j'ai pu récupérer mes colis de nourriture. Je pourrai ainsi reprendre ma route dès demain en direction de la prochaine ville-étape, Norman Wells, sise à 800 km, le long du Mackenzie, l'un des plus longs fleuves au monde.

Arrivée prévue en kayak dans moins de deux semaines, d'ici-là, portez-vous bien !



DU 13 AU 20 SEPTEMBRE 2015 : FORT SIMPSON À TULITA

Fort Simpson

13 septembre 2015. Après avoir achevé le précédent résumé sur l'ordinateur de Tim, nous avons partagé un repas copieux et amical qui a régénéré mes forces. J'ai alors réalisé à quel point les doutes dont je vous faisais part, quant à ma forme physique, étaient exagérés. C'est sur les chapeaux de roues et sous un ciel clément que j'ai repris ma route sur le fleuve Mackenzie, superbement éclairé par des feux de couleurs, ceux allumés par l'automne. J'ai transité brièvement par Fort Simpson où j'ai visité un camp aménagé pour la transmission du savoir ancestral Déné (peuple amérindien) auprès de jeunes enfants. Ils apprennent à s'occuper d'un potager, à coudre, à fumer du poisson, etc. J'ai appris, entre autres, que la tête de poisson est la partie la plus nutritive et qu'elle est mise à bouillir dans la soupe. Autrefois, tous les 3 ans, Fort Simpson était un haut lieu de rassemblement. Des milliers d'Amérindiens arrivaient de tous les horizons, les rives étaient alors jonchées de canots d'écorce de bouleau et l'on pouvait voir partout se dresser des tipis d'où s'échappait une éternelle fumée. C'est sur l'un de ces anciens sites, en conservant le même foyer, que le camp dédié aux nouvelles générations a été édifié. Puis j'ai pagayé encore 80 km, avant d'être stoppé par une tempête qui a fait tomber certains arbres. Le hasard a voulu qu'elle démarre précisément quand j'arrivais à hauteur d'un ferry, lui aussi bloqué par le vent, c'est tout dire... Cette fois j'ai assez de nourriture pour patienter mais j'arrive à court de lecture, ce qui est presque pire ! Je dévore actuellement Les mille et une nuits qui ne dureront, hélas, que quelques-unes. Tenaillé par la soif de lire et bloqué pour encore 36 heures, au vu des prévisions, j'ai fait du stop jusqu'à Fort Simpson pour trouver des livres et prendre davantage le temps de visiter cette communauté. Le hasard, déchaîné comme le vent, m'a drossé vers Michel un enseignant en mathématiques et Robin un bûcheron, tous les deux Québécois, qui m'ont réservé un accueil absolument extraordinaire. C'est donc en bonne compagnie que je m'apprête à visiter Fort Simpson en attendant que le vent se calme et qu'il m'autorise à continuer mon voyage. Comme me le disait justement Gilbert, un enseignant au camp : "Quand le vent t'arrête pour plusieurs jours, il y a toujours une bonne raison, parfois c'est simplement pour que tu prennes le temps de visiter les environs." Je vous ferai part de tout cela avec plaisir, comme toujours, dans le prochain épisode.

Tulita

20 septembre 2015. J'ai passé une journée intéressante, au point de vue culturel, en compagnie de Michel qui a fait tout son possible pour m'être agréable. J'ai fini par remercier Eole de m'avoir conduit jusqu'ici. Je ne peux résister à la tentation de vous énumérer les différentes activités professionnelles qu'a exercées Michel. Par ordre chronologie, il a été bedeau, soldat de la marine, puis directeur du personnel dans une agence de télécommunication. Il est actuellement professeur de mathématiques à Fort Simpson et se charge de former des serveurs pendant l'été dans un restaurant huppé de Toronto. Voyageur international émérite, il a comme projet d'épouser une jeune millionnaire chinoise, et de se lancer dans le commerce du vin. Wouaou ! Preuve faite que l'aventure peut aussi se vivre en terrain parfaitement civilisé ! Merci pour tout Michel, je te souhaite un franc succès dans tous tes projets !

Une fois encore, j'ai quitté l'agitation du monde civilisé qui, aussi passionnante puisse-t-elle parfois se montrer, finit toujours rapidement par me peser, sans que je me sente capable de la quitter définitivement. Comme l'a superbement écrit Kessel en parlant de Mermoz : "Pour vivre, il devait s'évader de la vie." Je ne pourrai exprimer plus précisément ce que je ressens, lorsque je trouve l'énergie de renouveler sans cesse, des adieux auprès d'amitiés tout juste formées. Tant qu'il y aura des endroits sauvages dans le monde il y aura une issue de secours. C'est donc par le Mackenzie que je me suis échappé. Pagayer au mois de septembre au-delà du 60^{ème} parallèle ne relève pas de l'idylle car je suis la moitié du temps dans le brouillard ou les nuages bas, et les arbres n'ont déjà presque plus de feuilles. Bref, le temps ne se prête guère aux ablutions auxquelles je me livre. Moins fous que moi, les migrateurs volent en formation vers le sud, aidés par un vent du nord, qui entrave le plus souvent ma progression. Plus gênant, les coupures et éraflures (principalement aux pieds) ne cicatrisent plus, en raison d'une humidité dépassant souvent les 90%, alors que les prévisions annoncent de la neige pour les prochains jours... Il est grand temps que je rejoigne Norman Wells, à seulement une journée de pagaie, et terminer ainsi la partie kayak. Quelques soient les rigueurs du climat, Mère Nature pense toujours à récompenser les assoiffés d'azur qui s'y soumettent avec résignation. Ainsi, la vue d'un lynx altier, me toisant du haut d'un tertre, puis en escaladant un autre avec une grâce aérienne, fut suffisante pour me faire oublier tous les mauvais moments. D'une manière générale, en cette fin de saison, les animaux se montrent moins discrets, ours noirs, renards et élans ne sont pas rares sur les berges. Après Norman Wells, je partirai pour une marche de 600 km, en autonomie, à travers les Rocheuses. Depuis le lit du fleuve je les vois déjà, intimidantes et mystérieuses, qui attisent curiosité et appréhensions. Pour l'heure, je me trouve bloqué par une tempête à Tulita, petite communauté amérindienne isolée. J'ai décidément maille à partir avec le vent, troisième tempête en trois semaines, je m'estime toutefois chanceux d'avoir pu me mettre à temps au chaud et au sec, chez Ryan, un employé des parcs nationaux, dans de très bonnes conditions pour cicatriser mes plaies. Dès que j'aurai récupéré tout mon équipement hivernal à Norman Wells et que je serai prêt à escalader les Rocheuses je vous écrirai. D'ici là, chers lecteurs, portez-vous bien !



DU 2 AU 19 OCTOBRE : NORMAN WELLS A CLOCHARD DU GRAND NORD

Norman Wells

2 septembre 2015. Après 3 jours d'attente forcée à Tulita, nom Déné qui signifie confluence, j'ai payé sans désemparer pendant 11 h pour rejoindre Norman Wells, une ville de 500 habitants, non reliée par une route. La ville a été construite afin d'exploiter les ressources en pétrole enfouies sous le lit du Mackenzie. A cet effet, 5 îles artificielles ont été créées pour extraire un pétrole d'une qualité quasi inégalée dans le monde ! Aussi, exceptionnellement dans le Grand Nord, il ne s'agit pas d'une communauté amérindienne, mais d'un village de "blancs". Deux jours durant, j'ai collecté toutes les cartes, le matériel et les informations indispensables pour traverser, sac au dos et en autonomie, les Rocheuses, soit 600km, l'équivalent de la Suisse sur un axe est ouest. La majorité des personnes rencontrées essayaient de me dissuader en raison des premières chutes de neige et l'hivernage imminent des grizzly, qui les rend particulièrement avides de nourriture. Depuis 5 mois que je suis dans la forêt boréale, je dois avouer que les histoires d'ours sanguinaires commencent à me lasser car, statistiquement, elles ne méritent pas l'attention qu'on leur porte, aussi je ne les écoute que d'une oreille. En revanche, la neige qui n'arrêtait pas de tomber, avec un mois d'avance par rapport à l'année dernière, m'inquiétait sérieusement. J'étais suffisamment intimidé par la montagne et la saison avancée que tous mes sens étaient en alerte pour estimer les risques encourus. Sans pouvoir me décider sur la conduite à tenir, j'attendais un signe du destin pour m'en remettre à lui, mais, pris dans l'élan impulsé depuis 5 mois, vendredi 25 septembre, j'étais prêt à partir. C'est alors qu'un mail a été envoyé à mon attention par un employé de l'environnement et des ressources naturelles (ENR) pour me préciser que la hauteur de neige atteignait déjà 50 cm au col MacMillan et que les prévisions en annonçaient bien davantage dans les prochains jours. Sur une telle distance, en autonomie et sans raquettes il n'était donc pas question de partir, d'autant plus que je ne possède que très peu d'expérience en milieu hivernal. Bref, j'ai décidé de m'arrêter à Norman Wells pour 7 mois, le temps que la neige fonde. Ce fut une décision difficile à prendre mais mon corps a été soulagé et, quelques heures plus tard, sans crier gare, il s'est autorisé une décompression totale : je suis resté alité 48h, terrassé par la fièvre. Malade, je me sentais pourtant bien, j'étais au chaud dans lit sans avoir à bouger, quel délice ! Il était vraiment temps que je m'arrête ; comme on dit dans le jargon des coureurs à pied, je suis arrivé « sec » sur la ligne d'arrivée dessinée par l'hiver. A posteriori, ce marathon de plusieurs mois m'a beaucoup appris sur moi-même, tant pour gérer un effort très long que pour déchiffrer des sensations jusque là inconnues. J'ai consacré les jours suivants à chercher du travail et un toit, ce qui, à l'heure actuelle, est chose faite. Je dois désormais prendre mes quartiers d'hiver à Norman Wells, un magnifique endroit en bordure du second plus grand fleuve d'Amérique du Nord, entouré de montagnes enneigées. Mes objectifs pour les prochains mois sont simples, mettre de l'argent de côté pour la saison suivante, apprendre une fois pour toute l'anglais, et vivre l'expérience d'un véritable hiver canadien qui promet déjà. Je ne manquerai pas de vous tenir informé de mes péripéties dans le mois d'octobre. En attendant les nouvelles fraîches, je vous envoie de chaleureux flocons qui tombent ici à profusion.

Clochard du Grand Nord

19 octobre 2015. Située à plusieurs centaines de kilomètres de la première route, Norman Wells est ravitaillée par avion, par barge, et par camion quand le fleuve est gelé (de janvier à mars). Cet isolement fait grimper le prix de la nourriture à des niveaux surprenants, 5 euros la salade, 1 euro la banane,...), les logements ne sont pas en reste avec leurs pensions à 2000 euros par mois. Tout cela pour dire que ce n'est pas la destination rêvée pour passer ses vacances, ni pour faire un hivernage. La situation se complique quand, comme moi, on n'a pas de visa de travail, c'est d'autant plus regrettable que les postes à pourvoir ne manquent pas. Obtenir un permis de travail, notez bien l'oxymore, dans le Nord est chose aisée si l'on est prêt à perdre plusieurs mois à remplir des formulaires Kafkaïens, ce que je refuse catégoriquement. Ma situation est donc pour le moins précaire et, avec ma tenue unique et trouée, il s'en faudrait de peu que je ne devienne un clochard du Grand Nord. J'ai provisoirement un toit en colocation avec le propriétaire qui, de prime abord, m'avait invité chez lui, avant de m'annoncer, aussitôt mes affaires installées, que c'était tant par mois, ... Bien que je sois réduit à l'immobilité, l'expédition, elle, se poursuit avec cette épreuve de la civilisation qui s'annonce éprouvante. J'aspire simplement à trouver une pièce chauffée, au calme, avec une occupation intéressante la journée, en compagnie de gens normaux. Je ne demande donc pas le Pérou ! Après trois semaines de recherches infructueuses dans ce sens, je commence à douter d'une issue heureuse. Pourtant, quand je regarde les montagnes enneigées qui m'entourent tandis que le froid me pique les joues, je me sens prêt à tout pour rester ici et découvrir le cœur de l'hiver. Ne disposant de rien, ici je suis comme un fétu de paille qui se déplace au gré du vent. J'attends que le hasard des rencontres me guide vers un peu de lumière.



DU 2 AU 26 NOVEMBRE : UNE ISSUE HEUREUSE ET MON QUOTIDIEN

Une issue heureuse

2 novembre 2015. Le 12 octobre, jour de Thanksgiving, j'ai fait la connaissance de Margret et Harold Harris, installés depuis plus de 30 ans à Norman Wells, chez qui j'étais invité pour souper. Je leur ai confié les problèmes auxquels j'étais confrontés depuis quelques semaines, en particulier le besoin urgent de trouver un nouveau toit. Apprenant que j'ai exercé le métier de bûcheron, Harold le charpentier, a mis à ma disposition son atelier, situé à l'extérieur de la ville, disposant d'une bonne isolation et d'un poêle performant. Il faut en effet savoir se débrouiller seul avec une tronçonneuse pour alimenter un poêle tout l'hiver. Cette rencontre fut une bénédiction et, à partir de ce jour, sous les auspices de la famille Harris, mon quotidien à Norman Wells s'est transformé, il prenait enfin un sens. Son atelier est une véritable caverne d'Ali Baba, version nordique, où j'ai trouvé des habits, de la vaisselle, du mobilier, des couvertures, des skis et, bien sûr, tout ce qu'il faut pour bricoler et couper du bois de chauffage. Après quelques journées à trier, ranger puis nettoyer, ma tanière était prête pour l'hiver. Le jour où je pendais la crémaillère, j'ai même trouvé une vieille paire de basket (modèle sans amorti) qui m'a permis de courir dans la neige. Après plusieurs semaines de sédentarisation asphyxiante, la course à pied m'a donné l'impression de sortir la tête de l'eau. J'étais si joyeux que, sans la crainte de passer pour fou, j'aurais volontiers serré dans mes bras tous ceux que je rencontrais ! Dès les premiers jours de "captivité" en ville, j'avais repris l'entraînement dans une salle de sport, mais j'ai été exclus car je ne portais pas de chaussures... Je pourrais vous conter d'autres anecdotes du même acabit, mais à quoi bon vous ennuyer, chers lecteurs, avec ces tristes histoires de société que vous ne connaissez que trop puisqu'elles sont le lot de notre époque. Harold me comble de prévenances et s'occupe de moi comme un père, il s'est chargé de me trouver un vélo pour mes déplacements et m'a présenté à de nombreuses personnes intéressantes qui m'aident à leur tour. Depuis lors, j'ai un travail quotidien : je récupère à la décharge tous les contenants qui se recyclent. Chaque canette ou bouteille rapporte 7 centimes d'euros. Centimes après centimes, en compagnie des corbeaux qui ne quittent jamais les lieux, je ramasse de quoi financer la fin de l'expédition. La rencontre avec Harold a également embelli mes projets pour l'année prochaine, car j'envisage désormais de repartir fin février début mars, avec des skis et un traineau pour traverser les Rocheuses. Toute mon énergie est maintenant focalisée sur cette étape hivernale exigeante où toutes les expériences et connaissances que j'ai accumulées ces dernières années vont me servir. Rien n'est plus grisant que de voir toutes les pièces d'un puzzle abscons s'assembler pour qu'un rêve prenne forme. Ainsi je dispose de 4 mois pour m'entraîner et trouver l'équipement nécessaire. D'ici la fin novembre, je ne manquerai pas de vous tenir informé des étapes de ma préparation. A très bientôt !

Mon quotidien

26 novembre 2015. La vie, pas plus que le Mackenzie, n'est un long fleuve tranquille. Ce mois de novembre fut décidément riche en émotions et les sueurs froides ne provenaient pas du climat. Alors que j'avais enfin un toit et un travail, je commençais tout juste à prendre mes habitudes à NW (Norman Wells pour les intimes), lorsque les ennuis sont arrivés.

Mon unique source de revenus consistait à ramasser des déchets recyclables à la décharge, aussi y mettais-je tout mon cœur, et, à raison de plus de 4000 canettes et autres récipients par semaine, j'étais plutôt bien récompensé. Hélas, une rumeur circulait, l'un de mes rares concurrents à la décharge se plaignait qu'il n'y avait plus rien à ramasser derrière moi, et menaçait de me dénoncer à l'immigration. Face à ce problème majeur, Harold commençait à regretter de m'avoir prêté son atelier, et jamais l'expédition America Extrema n'avait été autant menacée. Pour apaiser cette situation critique, il m'a fallu renoncer à la décharge. Depuis ce renoncement, de façon inespérée, tout est rentré dans l'ordre, et j'ai pu conserver mon toit. Ouf ! Toujours est-il que, lorsqu'un policier est venu à ma rencontre en m'expliquant qu'il avait reçu un coup de fil à mon sujet, mon sang n'a fait qu'un tour ! Il était à la recherche d'un malotru qui avait utilisé, sans autorisation, les commodités d'un camp de travailleurs, sis à proximité de ma cabane. Merci d'avoir pensé à moi ! Parfois je me demande vraiment pour qui je passe dans cette ville... Côté travail, tout était donc à recommencer. A nouveau, dans un moment difficile, l'appel de la forêt a su se faire entendre et mes compétences en bûcheronnage ont été réquisitionnées pour mon plus grand plaisir. Le travail en solitaire dans les bois, est une valeur sûre, en outre, travailler par -20, -30°, est un excellent entraînement. En dehors de la forêt, au gré des opportunités, j'essaie de multiplier les occupations : entre autres, je propose mes services pour vider les poubelles (encore elles...) de l'épicerie, et en échange, je reçois les fruits et légumes abimés, ainsi que tous les produits dont la date de vente est expirée. Cela représente environ 200 euros de marchandises par semaine, que je partage gratuitement avec les personnes de mon entourage. La liste de mes "clients" s'allonge sans cesse, et le jour de la distribution est sans conteste celui où je m'amuse le plus. Cette pléthore de végétaux me permet aussi de renouer avec le véganisme qu'il m'avait fallu abandonner pour des raisons basement pécuniaires. A ce sujet, j'aimerais partager avec vous le court monologue ci-dessous, issu des croyances Inuits, et tiré de "Le journal de Knud Rasmussen" film nunavois, réalisé en 2006 par Zacharias Kunuk et Norman Cohn. (pour lire le résumé :<http://www.programme-tv.net/cinema/4003041-le-journal-de-knud-rasmussen/>) Notre monde est bon, et les Inuits y ont leur place. Le plus grand péril qui nous menace, c'est que les animaux que nous tuons pour manger et nous vêtir, ont une âme comme nous. Nous devons apaiser ces âmes, afin qu'elles ne se vengent pas sur nous d'avoir utilisé leur corps." A l'heure où le véganisme apparaît comme la seule solution face aux nombreux problèmes qu'engendrent la consommation de produits d'origine animale, que ce soit pour la santé ou pour l'environnement, à ce sujet, je vous suggère de lire "Plaidoyer pour les animaux" de Matthieu Ricard, on mesure mieux que jamais la sagesse de ces propos sans âge. Je crois que les vérités éternelles ont toujours été accessibles à l'Homme.

Ainsi, jour après jour, le travail dans les bois, mon inclination pour les végétaux, la course à pied, ainsi que le yoga et la méditation, emplissent mes journées, et deviennent mon quotidien. C'est de cette manière seulement qu'il m'est permis de prendre des forces pour la suite, et de faire face à toutes les épreuves qui se présentent. Je vous donne rendez-vous le mois prochain, où je vous parlerai plus longuement des préparatifs concernant la reprise de l'expédition, prévue dans moins de 3 mois. D'ici là, chers lecteurs, portez-vous bien.



NORMAN WELLS : PETITE VILLE, GRANDE HISTOIRE

Norman Wells : petite ville, grande histoire

4 décembre 2015. Norman Wells est une petite ville de 800 habitants située sur la rive nord du fleuve Mackenzie, au pied des Monts Norman, dans les territoires du Nord-Ouest du Canada. Depuis la vallée de ce fleuve, large en cet endroit de 5 kilomètres, 13ème plus grand fleuve de la planète, on aperçoit, au sud-ouest, l'immense chaîne des Rocheuses. Le climat y est semi-aride et subarctique, le cercle polaire est seulement à 145 km plus au nord, aussi les températures descendent fréquemment en-dessous des - 40°C, et il y a rarement plus d'un mètre de neige.

Ville des plus isolées du Canada, Norman Wells n'est accessible que par les airs, à des prix prohibitifs, ou par bateau en descendant le MacKenzie. En revanche, de la fin décembre jusqu'à mars, quand celui-ci est gelé, tous les véhicules peuvent l'emprunter et la ville redevient connectée au reste du pays. Il n'en demeure pas moins que 48h de conduite sont nécessaires pour rejoindre Edmonton, capitale de l'Alberta, grande ville la plus proche. Le réchauffement climatique, particulièrement visible dans ces contrées, inquiète les riverains quant à la pérennité de ces routes de glace, aussi un projet de route permanente s'impose à moyen terme. La population y est largement favorable mais le gouvernement semble tergiverser pour sortir les millions nécessaires à la construction de 300 km de route au milieu de nulle part. En attendant, le MacKenzie continue d'être l'autoroute du nord.

Dans le grand Nord canadien, les villages isolés sont généralement des communautés amérindiennes sédentarisées au cours des deux derniers siècles dans le voisinage des postes de traite, basés sur le commerce des fourrures, et des églises de différentes confessions : catholique, anglicane et protestante. Avec seulement 30% d'autochtones, Norman Wells fait figure d'exception : il s'agit d'un village de "blancs". Ici, c'est le pétrole qui, récemment, a aggloméré les êtres humains. Cela aurait pu être les diamants, comme c'est le cas non-loin, à Yellowknife, l'uranium, l'or ou d'autres minerais. Le Canada ne manque pas de richesses dans son sous-sol et c'est par l'exploitation de ces ressources non-renouvelables, aidée par le réchauffement climatique que, progressivement le Grand Nord s'urbanise.

Ce pétrole visible à l'oeil nu le long des berges du Mackenzie était jadis utilisé par les Amérindiens pour étanchéifier leurs canoës en peaux de caribou. En 1789, Alexander Mackenzie, un explorateur canadien, descendit en canoë le fleuve qui plus tard portera son nom.

Parti à la recherche du fameux passage du nord-ouest conduisant aux eaux du Pacifique, il déboucha seulement sur l'océan Arctique, toutefois la présence de pétrole dans la région ne lui a pas échappé. Les lieux connurent encore un siècle de répit avant que des géologues commandités par Imperial Oil, la filiale canadienne d'Exxon Mobil, ne s'y intéressent et qu'ils ne découvrent des réserves de brut d'une très grande qualité. En 1918, Imperial Oil obtient la concession, et un an plus tard le lit du Mackenzie tremblait, les premiers puits (wells en anglais) étaient creusés. Ainsi naissait Norman Wells. L'onomastique ne permet cependant pas de découvrir l'identité de ce Norman qui a déjà donné son nom aux montagnes avoisinantes. Début 1920, une raffinerie est construite et alimente seulement les villages situés en aval. Ce n'est que dix ans plus tard, que la production de pétrole prend son envol, quand les activités minières de Yellowknife et de Port Radium ouvrent leur porte. Depuis lors, l'industrialisation du site n'a cessé de se développer jusqu'à la création en 1980 de six îles artificielles équipées de derricks.

Norman Wells est tout sauf une ville sans histoire, et c'est précisément en raison de celle-ci que je me trouve là. Au début des années 1940, pendant la seconde guerre mondiale, l'Alaska et le Yukon, provinces contiguës aux territoires du Nord-Ouest, sont sous-développées, sans aucune route d'accès. Afin de protéger ses intérêts, face aux Japonais contre lesquels ils sont en guerre, les USA décident, en 1942, de mettre en place deux projets colossaux : la création de l'Alaska highway, 2451 km construits en 8 mois, et le Canol Projet. Norman Wells fut choisie pour alimenter en pétrole les opérations militaires dans ces deux contrées. Pour ce faire, il a fallu construire un immense pipe-line traversant les Rocheuses et débouchant sur Whitehorse où se trouvait une raffinerie importante. Ainsi prenait vie le démesuré projet Canol, acronyme de Canada oil. Entre 1942 et 1945, 300 millions de dollars furent dépensés et 30 000 ouvriers mobilisés pour installer 1600 km de lignes téléphoniques et poser 2650 km de pipe-line. Pendant l'hiver 43-44, en pleine montagne, les travaux s'achèvent et le pétrole coule jusqu'à Whitehorse. En 1945, la guerre prend fin et Norman Wells perd son importance stratégique, en outre, les coûts élevés d'entretien rendent la ligne obsolète. Moins d'un an après sa première mise en service, le pipe-line est démantelé.

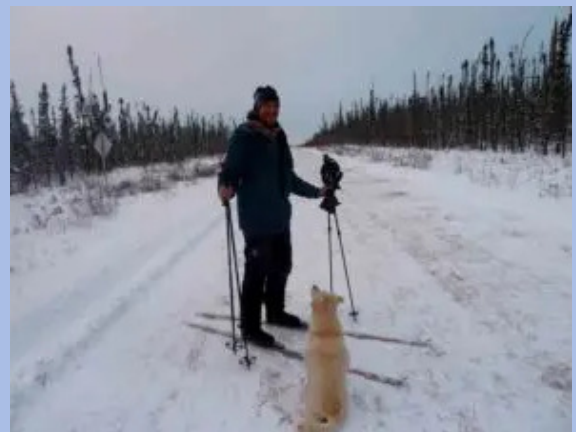
70 ans plus tard, les vestiges de ce passé mouvementé sont visibles, il reste encore de nombreux camps, ponts, véhicules, pompes, etc. Il s'agit, en quelque sorte, d'un musée à ciel ouvert. Tous ces travaux ont durablement marqué le paysage et l'on peut toujours traverser à pied les montagnes Rocheuses en suivant l'ancien passage du pipe-line désormais nommé Canol Heritage trail. C'est ce sentier que je m'apprête à suivre avec des skis et un traîneau à la fin de cet hiver.

17 DÉCEMBRE 2015 : PRÉPARATIFS ET ENTRAÎNEMENT

17 décembre 2015. L'eau n'a pas vraiment coulé sous les ponts depuis le dernier résumé car le Mackenzie est bel et bien gelé. A renfort de pelleteuses et foreuses, les ouvriers travaillent à la réalisation de "l'ice road" qui devrait ouvrir début janvier pour quelques semaines seulement. Dès lors, une théorie ininterrompue de poids lourds achemineront toutes sortes de denrées, attendues avec impatience par les riverains, les commerces et les industries, qui n'ont pas toujours la possibilité, bien souvent en raison du poids des colis, de se ravitailler par les airs.

L'eau libre du fleuve n'est pas la seule à s'être figée, mon quotidien s'est enfin stabilisé, je prends progressivement et prudemment mes repères. Les derniers "pépins" que j'ai relatés m'ont toutefois ôté ma spontanéité et contraint à brider, temporairement, ma naïveté que je tiens pour une qualité. Il m'est ainsi difficile de me sentir détendu et le moindre petit incident est amplifié par mon imagination qui ne connaît pas de bornes depuis qu'elle s'exprime dans la langue de Shakespeare. Mon mauvais anglais est source de véritables quiproquos dignes des pièces de Molière. Pour cette raison, doublée du désir impérieux d'arpenter la montagne, j'attends le départ, prévu mi-février, avec impatience. A cette fin, j'ai glané de nombreux renseignements qui m'ont conduit à cette conclusion : Les montagnes Rocheuses, via la Canol Trail, n'ont été traversée l'hiver, sans moyen motorisé, qu'une seule fois et c'était en janvier 1999, par Nicolas Vanier. Il était tiré par un attelage de dix chiens, précédé par deux motoneiges, suivi par d'autres encore, et bénéficiant de plusieurs ravitaillements par hélicoptère. Cette histoire a été relatée dans un de ses livres : l'Odyssée blanche. Je m'apprête à suivre la même piste à travers la montagne, mais en sens inverse, seul et sans ravitaillement. Bref ! même si je suis impatient de partir, j'ai du mal à réaliser à quel point le défi est de taille. Je m'équipe donc du mieux possible en choisissant sur internet l'équipement le plus adapté : skis, traîneau, tente, raquettes, habits, etc et même des chaussures. Par -40°C, pas question de mettre les orteils dehors, ou alors pas longtemps. J'ai dû passer au moins 50 heures devant un écran pour faire cette difficile sélection. Et maintenant qu'il y a assez de neige, je commence mes premiers entraînements à skis. Heureusement, pour m'aider dans cette préparation délicate, j'ai eu la chance de rencontrer Wes. Ancien employé de la compagnie pétrolière locale, actuellement gérant du dépôt d'emballages recyclables, il connaît bien la Canol Trail pour l'avoir parcourue in extenso en été et sur certaines portions en hiver. Outre les nombreux conseils qu'il me prodigue, nous skions ensembles sur les pistes entourant Norman Wells. Wes ne cesse de me surprendre par ses nombreuses habiletés, il est aussi bien capable de couper son bois de chauffage que de réparer un vélo de A à Z, de mettre les mains dans le cambouis, ou bien de jouer du piano, du violon, etc. Wes et Michelle, sa femme, font tout leur possible, avec succès, pour que mon hivernage soit agréable, ils m'ont rendu de grands services que je ne saurai oublier ! Il y a autre chose que j'attends avec impatience, c'est le mardi 22 décembre 2015, jour du solstice d'hiver. Actuellement, la durée du jour est seulement de 3h30, ce qui laisse peu de temps pour faire des tâches extérieures qui requièrent de la lumière comme le bûcheronnage. Ainsi, j'ai la plus part du temps une lampe frontale vissée sur la tête pour faire du vélo, courir ou skier. Avec aussi peu de lumière, l'activité physique est importante car elle stimule la production de sérotonine. De nombreuses personnes souffrent ainsi de dépression ou de procrastination. Mais le bout du tunnel est proche, et une fête sera bientôt organisée, un bûcher sera allumé au bord de la rivière pour célébrer le retour tant attendu du soleil. En attendant, chers lecteurs, je vous souhaite d'excellentes fêtes de fin d'année ! J'aurai l'occasion de vous écrire avant la fin de celle-ci, à très bientôt ! Pour un peu, j'allais oublier de vous parler du Toumo, une technique du yoga tibétain qui permet d'augmenter la chaleur interne du corps, voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Toumo>. Une fois maîtrisée, cette technique à base de concentration et de respiration permet de supporter le froid même sans vêtement.

Le B A BA consiste à prendre des douches froides, plus d'un an déjà que je m'y exerce, et prendre des bains glacés. A défaut d'eau liquide, je me contente de me rouler nu dans la neige, ce qui est pire. Le but n'est pas, bien sûr, d'ouvrir un camp de naturistes, mais de développer ses capacités de résistance au froid et d'apprendre à augmenter son métabolisme de base, sans avoir besoin de faire un effort physique. Je suis encore loin d'y arriver mais j'avance, pas à pas. D'ailleurs, grâce à la marche et la course nu pied que je pratique lorsqu'il fait plus chaud, mes pieds ont "gagné" au moins 10° de résistance au froid. Vous vous dites peut-être que le yoga tibétain "ce n'est pas sérieux", alors, allez faire un tour sur le site de Maurice Daubard <http://www.mauricedaubard.com>, c'est le spécialiste français du Toumo, de renommée mondiale. Le 14 janvier 1995, à Moulins dans l'Allier, Maurice Daubard, alors âgé de 64 ans, est resté immergé 55 minutes dans de la glace pilée, sans aucun dommage. Cette prouesse a été filmée et suivie par de nombreux médecins, présents autant pour s'assurer de sa sécurité que pour authentifier la performance. Les capacités incroyables du corps humain me font rêver et dire que le soleil est toujours présent, là, tout proche, dans notre cœur.



6 JANVIER : CONTE AMÉRINDIEN

6 janvier 2016. La période des fêtes de fin d'année n'est-elle pas un moment privilégié pour lire des contes ? La neige, le froid et l'obscurité qui règnent sans partage sur Norman Wells rendent inappréciables les heures de lecture passées au coin du feu ou à la bibliothèque. Alors que je recherchais des ouvrages pour écrire le précédent article concernant la grande histoire de Norman Wells, j'y ai trouvé un livre de traditions et de croyances Déné, l'ethnie locale, inventoriées il y a 150 ans par le prêtre Emile Petitot. J'ignore si, à cette période, les missions catholiques avaient déjà dévié les croyances amérindiennes, toujours est-il que l'on peut y découvrir l'histoire de la Création, du Pécher originel, du Déluge, de la Tour de Babel....etc., le tout teinté d'animisme et se déroulant en pleine forêt boréale. Bien plus qu'un livre de contes, il s'agit d'une véritable Bible Déné. En cette période festive, je vous offre, chers lecteurs, le plus pittoresque :

La fin du monde.

Au commencement, l'homme vivait exactement comme maintenant : il chassait, pêchait, mangeait, buvait et les maris dormaient avec leurs femmes. Quand l'hiver venait, il y avait de grosses chutes de neige et le cœur des hommes était inquiet. Il y avait tellement de neige que seule la tête des grands pins était visible et il était impossible de faire quoi que ce soit. Tous les animaux souhaitaient partir pour une terre plus chaude. En ce temps là, hommes et animaux vivaient ensemble et communiquaient fréquemment. Un jour, ils discutaient au sujet de ce départ. La Terre était alors totalement gelée comme un immense glacier et les hommes et les animaux mouraient de froid. L'écureuil, qui était plus agile que les autres, grimpa en haut d'un grand pin et fit un trou dans le ciel avec ses pattes. La lumière inonda alors la Terre. "L'écureuil est le chef!" crièrent-ils. Mais l'écureuil était un petit peu trop près du soleil et son dos, brûlé, devint roux, il a conservé cette couleur de nos jours. C'est ainsi que l'écureuil créa la lumière. Avant lui, il n'y avait rien que le froid et l'obscurité, c'est pour cette raison qu'il est devenu un grand chef. Longtemps plus tard, ce fut au tour de l'ours de régner sur la Terre. Le ciel était comme une fourrure, avec un trou, d'où l'obscurité pénétrait. C'était l'ours qui faisait la nuit car il aimait l'obscurité, ce n'était pas une bonne créature. Avec son fils, il contrôlait aussi la chaleur. Il y avait un arbre au milieu de la Terre où l'ours avait accroché un sac contenant la chaleur, cet arbre était très bien gardé. En fait, il y avait plusieurs sacs sur cet arbre : l'un contenait la chaleur, un autre la pluie, un troisième la neige, l'orage dans un quatrième, le beau temps dans un autre, de même pour le froid et la grêle. "Prenons le sac de la chaleur", pensait chacun, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. L'ours et son fils surveillaient constamment au pied de l'arbre. "Qui d'entre nous décrochera le sac de la chaleur?" se demandaient-ils les uns aux autres. "Qui est l'homme capable de défier l'ours?" Le caribou s'avança : "Je vais le faire" dit-il, "car je suis rapide sur mes pieds." Alors le caribou nagea en direction de l'ours, vers l'arbre qui était sur une île, et détacha le sac contenant la chaleur avant que l'ours ne puisse mettre la main sur lui. L'ours jeta son canoë à l'eau et pagaia après le caribou. Le caribou nageait aussi vite qu'il le pouvait quand, soudainement, la pagaie de l'ours se brisa. Le caribou fût alors hors de danger. La souris dit : "La pagaie s'est cassée car je l'ai grignotée pendant la nuit." Le groupe s'éloigna alors en transportant le sac contenant la chaleur. La charge était lourde aussi la transportait-il à l'aide d'un bâton. Le chemin était long pour rentrer chez eux et ils s'arrêtaient souvent pour dormir. Une nuit, tandis qu'ils campaient, la souris décida de réparer ses chaussures qui étaient en lambeaux. Elle découpa alors une petite pièce de tissu dans le sac. Hélas ! Tragédie ! Dès que le sac fût coupé, toute la chaleur se déversa et toute la neige, se mit à fondre. Elle fondit si vite que toute la terre fût sous les eaux, même les plus grands sommets furent submergés. Il y avait un vieil homme, avec les cheveux blancs, qui avait prévu cela. Il avait dit à sa famille : "Construisons un canoë et nous serons sauvés." Sa famille riait de lui. "Fais-en un toi même, nous, nous vivons dans les montagnes, l'eau ne nous atteindra pas. Toutefois, ils se trompaient tristement, car l'eau les rattrapa, et ils furent tous noyés. Même les Rocheuses étaient recouvertes, plus aucune terre n'était visible. C'est sûrement la fin du monde disait-on, car hommes, animaux et même les oiseaux périssaient.

Cependant, le vieil homme, dont chacun se moquait, avait construit un bateau où il avait placé les animaux et les oiseaux par couple, et tous naviguèrent au loin. Cet homme était appelé "Grand-père" ou plus simplement "Vieil homme". Pendant très longtemps, ils vécurent sur le canoë, sans terre à l'horizon. Les animaux qui savaient nager cherchaient continuellement une terre, toujours en vain. Plusieurs fois, ils plongèrent dans les profondeurs sans jamais parvenir à toucher le fond. Un jour, la colombe se mit aussi à la recherche d'une terre, mais elle revint épuisée et bredouille. Le jour suivant, elle chercha encore jusqu'au soir. Elle revint hors d'haleine mais elle tenait dans ses griffes une jeune pousse de pin, en outre, elle dit avoir vu la tête de plusieurs pins et s'être reposée sur l'un d'eux. Tous les animaux se réjouirent de la nouvelle et recommencèrent à plonger à la recherche de la terre. Tous les oiseaux et les animaux, dont l'habitat se trouvait immergé, prenaient part aux recherches. Le rat musqué plongea puis, finalement, refit surface essoufflé : "Toujours pas de terre." dit-il. Puis, enfin, le canard plongea et quand il remonta, il tenait un peu de terre dans ses pieds palmés. "L'eau redescend ! La Terre revient !" chacun criait. "Le canard est un grand chef !" Voilà pourquoi le canard de l'Arctique est une grande et puissante créature, un chef.

Si le récit n'était aussi long, j'aurais également partagé la légende alaskan : "The two old women" de Velma Wallis. C'est l'histoire de deux vieilles femmes abandonnées pendant un rude hiver ; un hiver froid où la nourriture était difficile à trouver. La tribu souffrant de la faim est contrainte de se déplacer vers des terres plus giboyeuses sans pouvoir emporter avec elle les deux grabataires. En ces temps reculés, nécessité fait loi et l'usage était ainsi envers les anciens. Abandonnées à leur triste sort, les deux vieilles femmes vont être contraintes de jeûner et de se débrouiller seules pour survivre et poser des pièges pour se nourrir. Ce jeûne va les transformer physiquement et psychologiquement : elles vont retrouver une seconde jeunesse. Un an plus tard, quelle ne sera pas la stupeur de la tribu de les revoir vivantes et en forme.

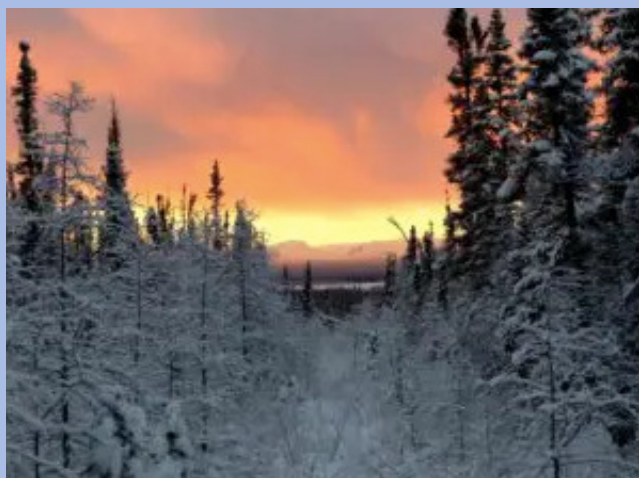
DU 8 AU 15 JANVIER 2016 : BONNE ANNÉE ET TRISTE NOUVELLE...

Bonne année !

8 janvier 2016. 2015 est déjà derrière nous... Même avec tous ces milliers de kilomètres parcourus, j'oserai presque dire que je n'ai l'a pas vu passée. Ce serait bien sûr mentir car il m'aurait été difficile d'en profiter davantage. Cependant, je ne peux m'empêcher de quitter 2015 avec des regrets car nous ne la reverrons plus jamais, la page est définitivement tournée. Que ce soit un anniversaire ou le nouvel an, il s'agit pour moi d'un moment solennel et intense, bien éloigné de l'esprit festif qui règne habituellement, qui vient me rappeler qu'il y a une année de moins à vivre. Je ne saurai vous expliquer avec quelle acuité, depuis toujours je crois, chaque année qui passe me fait ressentir l'urgence d'utiliser à bon escient le temps qui me reste à vivre. Parler de la mort pour des vœux de bonne année, peut-être pensez-vous que cela est de mauvais goût ?

Pourtant, c'est elle qui m'a donné le courage et l'envie de vivre pleinement 2015 car je savais que cette occasion ne me serait pas donnée une nouvelle fois.

C'est pour cette raison que, depuis quatre ans, je célèbre, à ma manière, le réveillon de la Saint-Sylvestre. Afin de finir en beauté 2015 et de débiter 2016 sous de bons auspices, j'ai skié de nuit pendant 15 h, sans boire ni manger, les 88 km qui séparent Norman Wells de Tulita, puis j'ai jeûné pendant deux jours. Je suis donc parti avec presque rien, sans savoir où je dormirai ni comment je reviendrai, et bien sûr, tout c'est bien passé. Je fus même agréablement surpris de ne pas souffrir de courbatures; d'ordinaire mes réveillons ne se terminent pas par une "gueule de bois" mais par des "jambes de bois". Une personne à Tulita m'a dit que je devais avoir la foi, effectivement, foi en la vie et en la générosité de la nature humaine. 2016 est encore vierge et nous abritons tous en nous le miracle de la vie. Je vous souhaite à tous, chers lecteurs, d'y écrire une belle page de votre histoire ! A très vite...



Triste nouvelle

15 janvier 2016. Durant l'été 2013 je visitais le Canada en stop, en vue de préparer l'expédition America Extrema, effectuant ainsi plus de 3000 km à travers l'Ontario et le Québec, du lac Supérieur jusqu'à la baie James. Vers la fin de mon voyage, en repérage, je me trouvais dans le parc de Laverandrye, sur le bord de la route, une fois de plus avec le pouce en l'air. Une voiture rouge coupé sport s'arrête, c'était Yvon Boudreau, c'était aussi le début d'une amitié. Notre goût commun pour la littérature et notre propension à philosopher jusque tard dans la nuit a, sans doute, été un terreau favorable à la naissance d'une amitié. C'est ainsi que, de fil en aiguille, Yvon m'a offert l'hospitalité puis s'est dévoué pour m'aider dans la préparation de l'expédition. Réviseur-traducteur anglais/français à la retraite doté d'une connaissance approfondie de l'histoire de son pays (le Québec), je ne pouvais rêver meilleur patronage. Voilà pour la petite histoire qui m'a amené à bénéficier des largesses susdites en plus de l'ensemble des traductions anglaises qui figurent sur ce site. Depuis que je connais Yvon, sa santé était précaire, il est décédé vendredi dernier en soirée. D'après sa famille, il s'est éteint de manière paisible. Puisse-t-il faire bon voyage dans l'au-delà. Une dernière fois, Yvon : Merci pour tout !

26 JANVIER 2016 : LES AMÉRINDIENS AUJOURD'HUI

26 janvier 2016. Jusqu'à présent, je suis toujours resté silencieux, ou circonspect, au sujet des graves problèmes sociaux rencontrés dans les communautés amérindiennes. Elles souffrent trop souvent d'une épidémie d'alcoolisme, d'obésité, et la consommation outrée de cannabis ou d'autres stupéfiants n'est pas rare. L'emploi y est insuffisant pour assurer une occupation à tous et les jeunes générations désœuvrées ont bien du mal à jouer le jeu dans leur petite ville sans histoire ou le taux de suicide est sept fois supérieur à la moyenne nationale. Les violences conjugales inquiètent également les autorités qui essayent enfin d'élucider les 3000 disparitions d'Amérindiennes qui ont eu lieu depuis 1969. Même si, bien heureusement, la vie dans les communautés nord-américaines ne se résume pas qu'à cela, voir les articles précédemment publiés, la situation est quand même inquiétante. J'ai déjà longuement parlé de leur gentillesse et de la beauté de ces villages, tout en occultant la part sombre qui m'a causé régulièrement des ennuis ou des peines. Par honnêteté pour mes témoignages, je ne pouvais omettre plus longtemps cet aspect, mais je ne pouvais pas non plus mentionner ces troubles sans en expliquer l'origine, cela aurait été injuste. L'hivernage à Norman Wells, riche en rencontres et en lectures, m'a donné l'opportunité de mieux comprendre. Comme chacun le sait, les bouleversements ont commencé pour les Amérindiens avec l'arrivée des premiers Européens au 15ème siècle. Progressivement, les Anglais et les Français se sont déplacés sur l'ensemble du territoire canadien véhiculant ainsi leur culture, leur technologie et aussi des maladies contagieuses, comme la variole ou la tuberculose. Leur attitude envers les autochtones oscillait, suivant les périodes et les secteurs géographiques, entre coopération ou extermination. Si bien que la population des indigènes fut réduite à 5% de son effectif initial. La colonisation battait son plein ! En 1820, l'État se mit en tête de "civiliser les Indiens", de "mettre sous tutelle" de "créer des terres libres d'Indiens" pour reprendre les termes exacts de l'époque. Pour ce faire, 139 pensionnats indiens, plus tard rebaptisés écoles résidentielles, furent construits à travers tout le territoire, leur but étant "d'évangéliser et d'assimiler" afin "de tuer l'Indien dans l'enfant". C'est pourquoi, les résidents avaient interdiction de parler leur langue et ne voyaient leur famille que quelques semaines par an. Financées par le gouvernement, elles étaient presque toujours sous la férule de l'Église, catholique pour les deux tiers mais aussi anglicane, méthodiste ou presbytérienne. Ces écoles devinrent une honte nationale et la dernière ferma ses portes en 1996. Des livres, documentaires et de nombreux témoignages récents ont levé le voile sur les horreurs qui ont eu lieu. Le 11 juin 2008, l'ancien premier ministre Stephen Harper a présenté des excuses au nom des Canadiens relatives aux pensionnats, et cette partie sombre de leur histoire est désormais enseignée à l'école afin que chacun sache ce qui s'est passé.

En voici un aperçu :

1876 : Une "loi sur les Indiens" les prive de leurs droits civils, ils ne sont pas considérés comme citoyens.

1886 : Interdiction des cérémonies traditionnelles.

1889 : Le ministère des affaires indiennes est établi. L'un des premiers objectifs est de construire "Des écoles industrielles indiennes" à l'échelle du pays.

1891 : Premier rapport faisant état de décès massifs dans ces écoles (50%). Nombreux cas de tuberculoses importées intentionnellement. Statistiques et preuves supprimées.

1920 : École obligatoire pour les enfants de 7 ans ou plus. Les parents non coopérants sont emprisonnés et mis à l'amende.

1928 : Loi sur la stérilisation, plus de 2800 victimes en Alberta.

1939 : Expériences médicales suivies de décès, enquêtes supprimées.

1945 – 1952 : Des centaines de Nazis et de médecins SS reçoivent la nationalité canadienne ,Projet Trombone, et travaillent dans les hôpitaux pour Indiens.

1947 : Le diplomate canadien et futur premier ministre Lester Pearson aide à redéfinir les conventions des Nations Unies sur le génocide afin de les rendre inapplicables au système canadien des écoles résidentielles.

Les chefs d'établissements de ces écoles avaient tous les pouvoirs, aussi les conditions qui régnaient étaient très variables d'un endroit à l'autre. Il y avait donc aussi de bonnes écoles, tout n'était pas noir. Au total, ces atrocités ont causé la disparition de dizaines de milliers d'enfants, parfois arrachés par la police des bras de leurs parents, et envoyés à des centaines de kilomètres de chez eux. Beaucoup ne sont jamais revenus. Ce génocide a impliqué la complicité du gouvernement, de la police, de l'Église, de médecins, de juges afin de dissimuler ces écoles de la mort aux yeux des citoyens. Après leur fermeture progressive, ceux qui ont eu la chance de rentrer chez eux ne parlaient pas la langue de leur village et n'avaient pas ou peu de savoir-faire. Ils étaient complètement déracinés et se sentaient comme des étrangers. D'où l'origine des troubles actuels qui accablent ces communautés amérindiennes et se propagent de génération en génération. Voici le témoignage de Harriette Nahanee, une survivante: Ils étaient toujours à nous opposer les uns contre les autres, nous amener à se battre et agresser l'autre. Ils faisaient en sorte de nous séparer et de nous laver le cerveau afin que nous puissions oublier que nous étions gardiens de la terre. Le Créateur a donné à notre peuple la tâche de protéger la terre, les poissons, les forêts. C'était notre objectif de vie. Mais les Blancs voulaient tout, et les pensionnats étaient le moyen de parvenir à leurs fins. Et cela a fonctionné. Nous avons oublié notre tâche sacrée, et maintenant les blancs ont pris possession de la terre, des poissons et des arbres. La plupart d'entre nous vivent dans la pauvreté, la toxicomanie, la violence familiale. Et tout a commencé dans ces écoles, où nous avons été endoctrinés à haïr notre propre culture et à nous haïr, afin que nous perdions tout. C'est pourquoi je dis que le génocide est toujours en cours. (Témoignage de Harriett Nahanee à Kevin Annett, North Vancouver, BC 11 Décembre, 1995) Toutefois, cette immersion forcée et douloureuse dans la "culture blanche" a eu des répercussions positives, les forçant à s'adapter à un monde en plein bouleversement impitoyable avec les "retardataires". Certains sont partis étudier à l'université et sont revenus dans leur communauté comme écrivains, cinéastes, enseignants, anthropologues, médecins, avocats, ...etc. Professions utiles pour promouvoir la richesse de leur culture et essayer de retrouver une identité, de reprendre les rênes de leur Histoire. Grâce à ces avocats, et à titre de compensations pour les outrages, les Indiens désormais appelés "Premières nations" bénéficient d'allocations, de l'accès aux soins et à l'éducation gratuits ainsi que de nombreux avantages en lien avec l'accès aux ressources du territoire. Ce n'est pas la panacée mais une première étape vers une reconstruction. A titre d'exemple, on peut citer le cas de Deline, une ville située non loin de Norman Wells, qui a récemment obtenu du gouvernement, après une bataille juridique, la liberté de gérer en totale autonomie ses affaires publiques.

Cela permet, notamment, de décider du contenu des enseignements dispensés à l'école. Ces manifestations d'indépendance fleurissent partout dans le Canada, comme à Fort Chipewyan, qui refuse la construction d'une route qui la relierait au reste du territoire.

3 FÉVRIER 2016 : NORMAN WELLS AUJOURD'HUI

Après l'Histoire des Amérindiens et de Norman Wells, il est temps, après 5 mois sur place, de broser un portrait plus subjectif des lieux. Nombreux sont ceux qui vivent dans le Grand Nord, non par misanthropie ou par goût pour les espaces sauvages, mais pour faire de l'argent, les salaires y sont en effet très élevés, 100 000 \$ à l'année est monnaie courante. Les dollars sont censés compenser le froid et l'obscurité de l'hiver, les nuées acharnées de mouches et de moustiques l'été, et plus généralement, l'absence de loisirs. Dans ces conditions, certaines personnes ne restent que quelques années, d'autres quelques semaines seulement. Sur 800 habitants, seuls 50 ont plus de 55 ans et sont considérés comme des anciens, avec une carte de membre, des avantages financiers, des dîners, etc. Ces anciens sont en général des personnes aimant le Grand Nord pour ce qu'il est, et qui, bien souvent, ont arpenté la forêt pour trapper ou faire du sport.

C'est pourquoi, toute la vie municipale s'organise autour de ce temps de résidence très court des habitants. L'isolement de la ville, avec ses frais de transport par avion, exorbitants, force les nouveaux arrivants à acheter le superflu sur place et à s'en débarrasser avant de partir. Tout ce qui ne peut être réparé sur place fini également à la décharge. En outre, les mentalités sont peu enclines à la préservation de l'environnement, le Canada a d'ailleurs été classé 4ème pays le plus pollueur au monde, en terme d'émission de CO2 par habitant, et le CAT (Climate Action Tracker) juge les efforts de ce pays très insuffisants. Des maisons en préfabriqué, mal isolées, vétustes après 20 ans, des bâtiments publics éclairés (intérieur comme extérieur) jours et nuits, et chauffés à outrance, des véhicules dont on ne coupe jamais le moteur, etc. Sans parler de tout ce que l'on retrouve à la décharge, en particulier des habits quasi neufs avec lesquels je m'habille. Lors de mes "tournées d'inspection" pour ramasser des canettes, j'ai beaucoup ri en voyant des sapins de Noël dont on n'avait pas pris la peine d'enlever les guirlandes, moins lorsque j'y ai découvert un loup mort, la tête coincée dans une poubelle. Le premier loup de ma vie, je l'ai vu ici. Je ressens encore une immense tristesse à l'évocation de ce souvenir. L'esprit de protection de la Nature, évoqué dans le précédent résumé, est bien loin... La chasse est maintenant un sport et il est regrettable qu'il se pratique aux dépens d'êtres vivants qui, eux, n'ont pas décidé de jouer.



On ne peut évoquer Norman Wells sans parler de tout ce gaspillage qui saute aux yeux et de ce mode de vie presque démodé où les échos du monde civilisé, en plein chamboulement, ne sont pas encore parvenus, Norman Wells me donne parfois l'impression d'être déjà un musée. Parfois c'est un théâtre où l'on joue une fade réplique ou une parodie de la vie comme on la connaît plus au sud. Mais la réalité économique pourrait bientôt s'imposer brutalement et en faire un village fantôme car tout ici repose sur l'exploitation du pétrole qui perd petit à petit sa rentabilité. Norman Wells, c'est donc beaucoup d'ennui que chacun s'efforce de chasser comme il peut, la boisson tenant le dessus du panier. Un ennui qui se développe en maladie que j'ai dénommé : "Busy-busy" (occupé-occupé) car les personnes "atteintes", nombreuses, développent le talent d'étaler sur une journée entière ce qui prend en général une heure ou deux et se réclament alors d'être "Busy-Busy". Je me suis essayé à cet art sans parvenir à de grands résultats, même si par moment, je sens bien que je me laisse contaminer à mon tour ! Chers lecteurs, je suis navré de ne pas vous donner des nouvelles plus réjouissantes mais je n'ai pas choisi l'endroit où hiverner, aussi je m'efforce de vous décrire tout cela avec humour. Enfin, pour finir sur une note positive, je tiens à dire que Norman Wells ce n'est pas que cela. C'est un endroit magnifique et paisible où les policiers se tournent les pouces, et où chacun se fait signe à travers le pare-brise du traditionnel pick-up dont la seule fantaisie est de varier en trois teintes : rouge, blanc ou noir. Ici, l'entraide n'est pas un vain mot et l'on ne laisse personne sur la touche. Même les étrangers, sans papier, comme moi y sont bien accueillis et je n'ai eu qu'à ouvrir les bras et à dire merci pour passer cet hiver dans de bonnes conditions. Ces 5 mois à Norman furent riches de rencontres et d'enseignements mais il est maintenant temps de reprendre ma route et de profiter de mes deux dernières semaines de repos, le départ étant prévu pour le 15 février. Je vous tiendrai informé des ultimes préparatifs la semaine prochaine. A très vite...

10 FÉVRIER 2016 : J-5 ET RÉFLEXIONS SUR LE VÉGÉTARISME

Hier, je recevais les dernières pièces de mon équipement et tentais, non sans mal, de tout faire tenir dans la luge. Les 10 000 \$ gagnés à Norman Wells ont été tout juste suffisants pour passer l'hiver et acheter l'équipement. L'hiver 2015-2016 est très doux au Canada en raison du phénomène climatique El Nino (perturbation dans la circulation atmosphérique générale entre les pôles et l'équateur), les températures sont en moyenne 10 degrés au-dessus de la normale. Nous avons seulement eu quelques jours, pendant Noël, sous les -40, c'est l'hiver le plus chaud jamais connu de mémoire d'hommes. Ce qui n'est pas bon pour l'équilibre biologique du Grand Nord me sera peut-être profitable pour voyager, à moins que les rivières imparfaitement gelées ne me causent des ennuis... Quoi qu'il en soit, je me sens prêt à partir et ressens la tension monter de jour en jour. Seul le départ me permettra maintenant de décompresser. Fidèle à mes habitudes, je vais me nourrir principalement de fruits secs et de graines (à 75%) en complétant avec des céréales et des légumes déshydratés. J'emporte avec moi de quoi carburer durant un mois à raison de 5000 Kcal par jour, même si mes dépenses énergétiques ne devraient pas excéder les 4000 Kcal. J'aurais ainsi de quoi faire face à d'éventuels imprévus. J'attends avec impatience de vivre cette expérience alimentaire.

Pendant un mois, je vais me passer totalement de viande, œuf, poisson, produits laitiers, sucre raffiné, chocolat, thé et café, tout en fournissant 10 h d'effort quotidien dans le froid. Les "aliments" que je viens de citer agissent comme des stimulants, de façon variable suivant les individus, mais ne sont absolument pas nécessaires au bon fonctionnement de notre corps, pas plus que le tabac ou l'alcool. En revanche, mes expériences et observations m'ont montré qu'ils avaient une influence, là encore, variable suivant les individus, sur certains paramètres psychologiques, en particulier la motivation, mais en aucun cas sur la forme physique, bien au contraire. Si l'on a des activités quotidiennes intéressantes, non stressantes ou importantes, visant à servir autrui, alors, un régime à base de fruits, de graines et de légumes crus ne posera pas de problèmes car notre motivation n'aura pas besoin d'être stimulée et l'ambiance sera favorable à notre épanouissement. Dans les autres cas, ce qui nous concerne tous à un moment ou un autre, l'absence de motivation pour réaliser une tâche ingrate, difficile, ou qui n'a pas de sens, se fera sentir et il sera alors difficile de se passer de stimulants. A plus forte raison si l'on traverse une épreuve. Voilà tout l'enjeu et la difficulté d'un régime alimentaire qui peut donc apporter des changements importants et insoupçonnés dans une vie. Car si le bon fonctionnement du corps se suffit d'un régime végétalien crudivore, l'être humain est loin de se résumer à ce seul aspect organique. C'est aussi une bonne raison pour ne pas fixer la barre de ses objectifs trop haut et y aller progressivement sans toutefois se décourager. Les bonnes décisions produisent toujours des effets bénéfiques, il nous manque parfois simplement la lucidité de les constater ou de les comprendre. A bien regarder les scandales éthiques, sanitaires et environnementaux liés à la production de produits d'origine animale, il semble bien que l'humanité se dirige de gré ou de force vers un nouveau régime alimentaire. L'évolution de l'Homme n'est donc pas terminée et l'on sait tous ce qui l'advient des espèces qui ne parviennent pas à s'adapter ! Dans le cas présent, celui de l'expédition, pour compenser cette baisse de motivation qui survient de temps à autre, je me sers de l'outil suprême : l'instinct de survie. En effet, seul dans le Grand Nord, mon temps de survie est en lien direct avec le poids de mes provisions, et chaque minute perdue à lambiner est une minute de moins à vivre sur mes réserves. Dans ces conditions, loin de toute tentation, je m'octroie le privilège de vivre un mois entier selon les lois de la Nature. Un mois entier pendant lequel je ne vous donnerai que des nouvelles brèves et hebdomadaires par le biais de ma balise, le temps de traverser entièrement les Rocheuses à skis et à raquettes, pour rejoindre Ross River dans le Yukon, situé à plus de 600 km de Norman Wells. D'ici là, chers lecteurs, portez-vous bien !

PS : Je vous invite à visionner les vidéos intéressantes de la page ci-contre, vous y trouverez des informations et des témoignages saisissants sur la nécessité de s'adapter : <http://www.planeted.eu/films-videos/films-de-damien/irene-alimentation-vivante-naturopathe-vegetalien/>



DU 15 FÉVRIER AU 1ER AVRIL 2016 : FRANCHIR LES ROCHEUSES À LA CABANE DU COL DU CARIBOU

Franchir les Rocheuses

15 février 2016. C'est pour moi le grand jour, celui du départ. Pas facile de rendre une dernière visite à toutes les personnes que j'ai côtoyées et que je ne reverrai pas. J'essaye autant que possible d'imprégner ma mémoire des lieux et des personnes et de retenir l'instant présent, mais le temps file comme du sable entre les doigts. L'expérience "Norman Wells" : presque 5 mois à vivre, en totale dépendance, d'une population de 800 habitants, est close. J'en retiendrai une profonde leçon d'humilité. Une nouvelle expérience m'ouvre ses bras, celle de supporter jour et nuit le climat subarctique, traverser de nombreuses rivières gelées et haler ma luge, 10 heures par jour, dans la neige profonde, vierge de toute trace. En cas de problème sérieux, c'est le baptême de l'air, car seul un hélicoptère pourrait me secourir et je n'y tiens pas du tout. C'est pourquoi, je fourbis mon équipement où rien n'est laissé au hasard. Chaque négligence se paye quand on est seul face à la nature, d'autant plus cher que le climat est âpre. J'ai mis toutes les chances de mon côté pour être aujourd'hui sur la ligne de départ et être le premier à tenter la traversée des Rocheuses, par l'ancien passage du pipe line, en solitaire, sans moyen motorisé ni ravitaillement. Cet épisode ne figurait pas au programme d'America Extrema, c'est un cadeau que je dois à la population de Norman Wells, je n'aurais rien pu entreprendre de tel, sans son soutien. Tout repose maintenant sur mes épaules, il m'appartient de remettre la machine en route, d'être à la hauteur de la confiance dont j'ai bénéficié et d'aller à la rencontre de l'un des plus beaux sanctuaires de la planète, où vivent des hardes de loups et de caribous, répétant inlassablement le jeu de la vie. Adieu Norman Wells !

Retour à la case départ

24 février 2016. J'ai commis une erreur de calcul grosse comme les Rocheuses, fruit de mon inexpérience, en sous-estimant le poids de ma luge. Après 40 kilomètres où je n'avais qu'à suivre les traces des motoneiges, je me suis retrouvé aux portes de Dodo canyon, le début des montagnes. Les conditions étaient bonnes, bien que les nuits à -40° furent fraîches, et la neige assez compacte pour skier, mais ma luge, trop lourde, s'enfonçait derrière moi. Au lieu de glisser à la surface de mes traces, je me retrouvais à haler une sorte de herse qui rendait ma progression presque impossible. Après 4 jours à pousser de toutes mes forces sur les carres de mes skis, le seul exploit accompli fut de trouer une paire de chaussettes neuves. Avec beaucoup d'amertume, j'ai décidé de faire demi-tour avant de casser du matériel ou de m'abimer et d'avoir besoin de secours. Dimanche soir, après une petite semaine d'aventures, je rentrais à Norman Wells, où Margrit et Harold m'attendaient auprès d'un bon repas qui m'a surtout réchauffé le cœur. Puis, après une douche froide revigorante, je n'avais qu'une question en tête : quand est-ce que je repars ? Pendant les trois jours du retour, j'ai eu tout le temps de ruminer ma défaite et d'élaborer de nouveaux plans. La stratégie est simple : diviser par deux le poids de mon équipement, en outre, j'ai encore trois semaines devant moi pour une nouvelle tentative. Pour alléger de façon significative mes impedimenta, je n'ai d'autres solutions que de bénéficier de ravitaillements par les airs. Le lendemain de mon retour, je me suis donc renseigné auprès des pilotes d'avions et d'hélicoptères pour savoir s'ils avaient prochainement une mission dans les montagnes.

A ce jour, rien n'est programmé de leurs côtés et je n'envisage pas de louer leurs services pour mon compte personnel. En attendant, j'ai trié sur le volet les affaires réellement indispensables et suis prêt à repartir. Si aucune opportunité ne m'était offerte dans les semaines à venir, il me faudrait attendre le mois de juin, le temps que tout dégèle, encore une longue attente en perspective...

Un nouveau départ

6 mars 2016. Il y a deux semaines, je renonçai, pour la deuxième fois, au face à face avec la montagne. En septembre, en raison des tempêtes et de la fatigue accumulée; en février, c'était la semaine la plus froide de l'hiver et un manque d'expérience. Les Rocheuses ont du caractère et ne pardonnent aucune faiblesse, de mon côté, je ne renonce jamais, j'espère que nous trouverons un terrain d'entente. Rétrospectivement, je ne regrette pas d'avoir fait demi-tour car, de toute manière, je ne serais pas allé bien loin. En effet, j'avais déjà brisé un mousqueton du harnais qui me relie à la luge surchargée et les coutures, bien que solides, menaçaient de se déchirer. En outre, j'avais une engelure à un doigt et mes chaussures n'étaient qu'un monceau de glace pour avoir négligé d'envelopper mes pieds dans un sac plastique retenant la transpiration. J'ai donc repensé entièrement ma manière de voyager sous l'éclairage de cette expérience, tout en utilisant "la règle de deux". J'ai divisé par deux le poids de mon équipement, de mes vivres ainsi que la longueur escomptée des étapes quotidiennes, de cette manière, je fais une croix sur la traversée en autonomie et ai besoin de deux ravitaillements pour rallier Ross River dans un mois et demi environ. J'ai pu organiser le premier grâce à la compagnie aérienne locale, quand au second, il n'y a pour l'instant rien de prévu, chaque chose en son temps ! Lorsque j'ai opéré une stricte sélection du matériel réellement indispensable, je me rappelle que je jubilais à chaque élément mis de côté comme si c'était une partie négative de moi-même que j'éliminais. Le trop grand volume de matériel emporté n'était que le reflet de mes peurs, celles d'avoir froid, d'avoir faim, d'être fatigué ou perdu. Il y avait aussi la peur tapie de l'échec, la plus terrible, car la moins bien identifiée. Au lieu de me protéger, ces peurs ont entravé ma progression et mené à une impasse. Ce nouveau départ est prévu pour le lundi 7 mars 2016 avec des journées plus longues et plus clémentes que la dernière fois. La région où je vais m'aventurer est réputée pour sa neige profonde, fait vérifié dans les parties boisées où je m'enfonçais jusqu'à la taille. La difficulté est là, avancer d'au moins dix kilomètres par jour dans cette neige qui sait aussi se montrer compacte dans les espaces ouverts. Je ne saurai exprimer clairement l'enjeu que représente pour moi ce défi. C'est comme si toutes mes expériences et choix de vie m'avaient guidés jusqu'ici en aveugle et que, subitement, leurs sens m'étaient révélés. Je n'ai aucune certitude sur mes chances de succès, alors je ne vois d'autres solutions que d'avoir foi en la vie et de m'en remettre entièrement à elle. Là est la vraie victoire. Et pour cela, nul besoin d'atteindre aucun sommet, il suffit de donner le meilleur de soi. C'est en ce sens seulement qu'il ne peut y avoir d'échec et c'est dans cet état d'esprit libéré que je retourne sur les chemins de l'aventure.

Dans les plaines d'Abraham

13 mars 2016. Je suis au mile 80, dans un décor composé de roches et de neige. Je me prépare à passer le point le plus haut de l'expédition à 1 700 mètres. Les conditions sont excellentes et j'avance plus vite que mes prévisions.

Mile 131

20 mars 2016 Je suis au mile 131, après avoir traversé la rivière Twitya ! Les 50 derniers km ont été très éprouvants; aucun obstacle naturel ne m'a été épargné. Mais une grosse partie des difficultés est derrière moi !

La cabane du col du Caribou

1er avril 2016. Je suis au mile 192, à mi chemin de Ross River et à 50 Km de la route.

Depuis 5 jours je galère dans 1 m de neige en train de fondre.

J'avance à 500 mètres à l'heure, au prix d'efforts intenses. J'étais à bout lorsque j'ai pu me réfugier dans une cabane.

Je goûte ce repos avec volupté en attendant que les températures baissent.



DU 11 AVRIL AU 10 MAI 2016 : EN ATTENDANT LE DÉGEL À ENFIN ROSS RIVER !

En attendant le dégel

11 avril 2016. Dix jours que j'attends à la cabane du col du Caribou que le gel et le dégel durcissent assez la neige pour pouvoir marcher dessus ; c'est en tout cas ce que j'espère ! Je souffre d'une sciatique, mais les engelures sur mon visage sont guéries. Ma principale occupation est de collecter des branches mortes dans les rares buissons pour me chauffer. Je patiente en compagnie de lagopèdes et d'un lemming. Je crois que ça ira et ne m'inquiète pas trop. J'attends un bon coup de chaud comme celui qu'il y a eu à mon arrivée à la cabane ; Je partirai juste après.

Encore à la cabane du Caribou

23 avril 2016. La neige ne s'améliore pas, je peux enfoncer mes bâtons jusqu'à 1,20 m, mais pas d'urgence car je ne pourrais pas payer avant juin, à cause de la débâcle du Yukon. Je vais donc attendre que la neige fonde suffisamment. Pour économiser les batteries, je vais rentrer en ermitage, plus de message quotidien, ni météo jusqu'à nouvel ordre. On peut vivre longtemps en mangeant Knor tous les jours ?

Joyeux anniversaire

28 avril 2016. America Extrema a 1 an. Après 4 semaines inoubliables, le printemps est là : 18 heures de jour. La neige est dure comme la roche, je vais pouvoir marcher sans effort, c'est un bonheur indicible, le départ est fixé demain à 4 heures. Les adieux à la cabane du col du Caribou s'annoncent difficiles, même si après 2 mois de solitude, j'ai hâte de revoir un être humain. A bientôt !

Mac Millan Pass

3 mai 2016. Ca y est je l'ai fait ! Je suis heureux d'avoir réussi, j'ai franchi Mac Millan Pass, et rejoins la route. Quelle joie mais aussi quel soulagement après tant d'épreuves ! Il ne me reste plus qu'à suivre cette voie jusqu'à Ross River, encore 200 km, mais cette fois je n'ai qu'à suivre les traces des motoneiges. Le hic, c'est que sur ce versant la neige a presque fondu, je doute qu'il y en ait jusqu'à cette ville, dans ce cas, je fabriquerai un sac à dos de fortune et finirai à pied. Je pense avoir suffisamment de nourriture.

Mont Sheldon

7 mai 2016. Plus de neige en dessous de 1 000 m, la luge va bientôt me lâcher car je la traîne sur les cailloux de la piste. Je partirai demain, sac au dos. Je suis obligé de laisser presque tout derrière moi, la tente y compris. Je passe cette nuit dans une cabane. Encore 128 km ! J'ai hâte d'arriver !

Note de Michel : Florian a campé sur cette partie de la Canol trail, marqué du point rouge, au pied du Mt Sheldon.

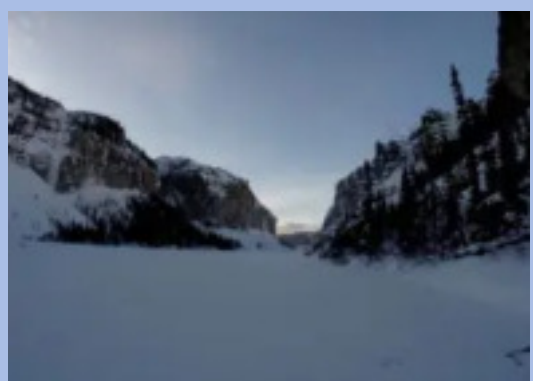
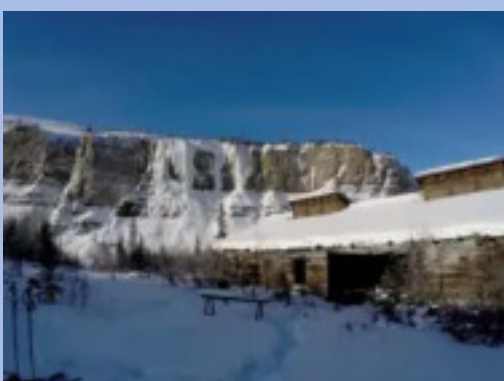
Enfin Ross River

10 mai 2016. Florian vient d'arriver, sain et sauf, à Ross River, il a été bien accueilli et hébergé. Il nous prépare un résumé que je mettrai en ligne très bientôt. Michel

12 MAI AU 2016 : ROSS RIVER

Ross River

12 mai 2016. Que les dernières heures de marche avant Ross River furent longues, dévoré que j'étais par l'impatience d'arriver... Mais avant de vous expliquer pourquoi j'y ai fait une entrée remarquée, escorté par un policier et un ramasseur de champignons, je me dois de revenir, avec le recul nécessaire, sur ces deux mois d'aventures. Pour me les rappeler, je ne fouille pas le passé, il me faut regarder ailleurs, dans une dimension où le temps n'existe pas. Ce fut avant tout une exploration intérieure intense que je ne saurai transcrire à brûle-pourpoint.



Maintenant que j'ai connaissance des difficultés du terrain, je me dis que tout cela n'était que de la folie. Je suis parti en ignorant totalement ce qui m'attendait. Ceux qui m'ont encouragé à Norman Wells en me disant que c'était possible de traverser, j'aurais, parfois, aimé les avoir avec moi sur la Canol trail, pour qu'ils me montrent comment ils traversent les rivières qui ne gèlent pas, franchissent les éboulements de terrain, tirent la luge dans les branches, gravissent les escarpements, ou encore, marchent dans plus d'un mètre de neige, une neige si légère que l'on pourrait la balayer jusqu'au sol. Voilà un bref échantillon des obstacles naturels qu'il m'a fallu surmonter. Et puis, comme je le mentionnais avant le départ, j'avais besoin de deux ravitaillements, et, seul le premier était organisé, je n'avais aucune idée de ce que je ferais pour le second. Mais il était temps de partir et une très forte intuition me disait de foncer sans trop réfléchir et que tout finirait par s'arranger. Je suis donc parti avec une expérience et une organisation dérisoires compensées par un moral en acier et la détermination d'aller jusqu'au bout. Comme le problème numéro un était l'approvisionnement en nourriture, dès le premier jour, j'ai commencé à me rationner. Pendant trois semaines, je crois que mon corps a accompli des prouesses de résistances sans jamais montrer le moindre signe de faiblesse. Je franchissais simplement les obstacles les uns après les autres. Le premier ravitaillement avait alors eu lieu, et je n'étais plus qu'à une soixantaine de kilomètres de la route, la partie était presque gagnée. Les choses se sont gâtées pendant l'ascension du col du Caribou où la neige était beaucoup plus épaisse que partout ailleurs sur la Canol trail. En outre, j'avais perdu trop de poids et mon système nerveux commençait à montrer des signes de faiblesse. Pendant trois jours, j'ai avancé au rythme ridicule de 0,5 km/h, j'étais à bout. Sans compter que je n'avais plus que 10 jours de rations et encore la moitié du chemin devant moi, c'était un désastre. Je me suis alors souvenu des courriels de deux Américains qui me disaient dans leur vocabulaire souvent comico-grossier que parfois Mère Nature vous bottait les fesses (j'atténue la traduction...). Toute dignité a fini par m'abandonner, je me suis mis à hurler ma rage au ciel et à pleurer. Un rêve d'enfant m'avait conduit au Canada, il y avait aussi toutes ces années de travail pour préparer l'expédition et, pire encore, cette force qui m'avait pris aux tripes en me disant de foncer. Si toutes ces émotions n'étaient qu'une erreur, un délire, menant à l'échec, alors vivre ne m'intéressait plus. Il ne me restait plus qu'à marcher jusqu'à tomber d'épuisement pour ne jamais me relever. Mais au fond de moi, dans la noirceur du désespoir, une petite bougie continuait de briller. Tout cela ne devait être qu'un cauchemar et j'allais me réveiller.



Comme faible espoir, il y avait aussi cette cabane indiquée sur ma carte où je me suis rendu bien laborieusement. Contre toute attente, la porte était ouverte et il y avait beaucoup de nourriture : j'étais sauvé ! Une immense honte m'a alors envahi en pensant à la colère et au désespoir qui me consumaient auparavant. Comment ai-je pu douter ? Je n'avais prévu de m'y arrêter que quelques jours, mais le soudain redoux qui avait formé une croûte de glace à la surface du manteau neigeux, le rendait encore plus impraticable. En revanche, il suffisait simplement que se produise un deuxième redoux pour que cette croûte de glace soit assez solide pour me permettre de marcher sans m'enfoncer. La chance me souriait sauf que j'ai dû attendre quatre longues semaines... Entre-temps une sciatique s'est déclarée et tous les traumatismes encaissés dans ma chair durant les dernières semaines se sont réveillés. Il n'était plus question de repartir. Lorsque la montagne eût décidé que j'avais assez patienté, je suis reparti à fond pour rejoindre l'ultime col, MacMillan Pass, ainsi que la route. Une chance encore qu'une motoneige soit passée dans l'hiver, je n'eus alors plus qu'à suivre ses traces pour descendre, dans le Yukon, jusqu'à Ross River. Cette fois la partie était gagnée, enfin presque, car il n'y avait plus de neige sur les 130 derniers kilomètres en raison d'un hiver excessivement chaud dans le Yukon. Il m'a fallu abandonner la quasi totalité de mon équipement et poursuivre avec un petit sac à dos. Pour avoir tant profité des cabanes et puisé de nourriture, ce fut un vrai soulagement que d'offrir cette contrepartie. La Montagne qui m'avait appelé de si loin, m'avait laissé passer, me relâchait totalement depouillé. Seules les chaussures que j'ai conservées témoignent encore que tout cela ne fût pas un simple rêve. Parcourir 130 km en trois jours, sans n'avoir rien pour dormir dehors, alors qu'il gèle les nuits, est assez inconfortable. Une fois encore, une force intérieure me disait de foncer et que tout finirait par s'arranger. Et bien chaque soir, après 10 à 12h de marche, j'ai eu l'opportunité de dormir dans une cabane, de trouver du bois pour le poêle et des couvertures. Une grosse frayeur m'attendait pourtant une soirée où je dînais confortablement installé dans un cabanon. Le vent soufflait fort et refermait sans arrêt la porte malgré la planche qui la maintenait. Une énième bourrasque la claqua et, cette fois, alors que je mangeais en tournant le dos à la porte, de guerre lasse je ne me suis pas relevé. Quelques minutes plus tard, un grizzly, attiré par l'odeur de mon repas, tentait de défoncer la porte de la cabane. La vie tient vraiment à peu de choses... Merci bourrasque !

Parti le lundi 6 mars 2016, après 64 jours d'aventures, j'arrive enfin à Ross River ; plus exactement, de l'autre côté de la rivière où le pont est cassé depuis trois ans sans que je le sache. Décidément, la Canol trail restera imprévisible jusqu'au bout ! Pour un peu les bras m'en seraient tombés. La déception n'est pas longue car je suis vite repéré par les habitants. C'est ainsi qu'un policier et un ramasseur de champignons sont venus secourir par bateau "l'homme de l'autre côté de la rivière" et que s'achevait un magnifique épisode de l'America Extrema. Prochainement, je vous parlerai de mon séjour incroyable à Ross River ainsi que de la rencontre avec Norman Winther, l'acteur du film "Le dernier trappeur" de Nicolas Vannier. C'est d'ailleurs en sa compagnie, il y a une quinzaine d'année, qu'il a traversé les Rocheuses via la Canol trail avec ses chiens. Norman était le guide de l'équipe de motoneigistes qui traçait la piste.

En attendant, je vous quitte avec ce poème rédigé pendant le mois d'ermitage à la cabane du col du Caribou :

Caribou passe

Recluse au col du Caribou
Trône une cabane en rondin
Office pour les pèlerins
Las, arrivant sur les genoux.

Qu'il est bon d'y trouver refuge
Lorsque le vent hurle si fort
Que le froid de la nuit vous mord
Ici, à l'abri du déluge.

La montagne est son bel écrin.
Il sourit à votre réveil,
Chasse les tourments de la veille
Et c'est ainsi chaque matin.

Là-haut le temps s'est arrêté.
La folle course des nuages
Les jacasseries des ramages
Seules troublent l'Éternité.

A l'embarras des questions,
A jamais le blanc des sommets.
Par le vert bourgeon d'un bosquet,
Parfois l'auguste ciel répond.

Un murmure dans le silence
Une brise caressant la joue
Oh ! Comme ce contact est doux
Et raisonne avec éloquence.

Dans ces solitudes glacées
Par quel miracle, par quel tour ?
Mon corps, d'énergie et d'amour
S'est-il soudain retrouvé gonflé.

Sur cette immaculée blancheur
Où printemps doit tout réécrire
Mon bonheur, je ne peux décrire
De voir planer les migrants.

Toit, à l'avant-garde du monde,
J'ai soif de nouveaux horizons.
Puissé-je y goûter à foison
La paix de ces longues secondes.

Reclus au col du Caribou
Alors que neige cesse enfin
Je me souviens du jour lointain
Où j'arrivai sur les genoux.



FIN du tome II

Pour lire le récit de voyage en
entier, rendez-vous sur
www.floriangomet.com